

LES AVENTURES D'ACE BURTON

PAS BESOIN DE COMPLICITE AVEC ACE BURTON

Par Michaël Rochoy (mimiryudo@hotmail.com)

A Mathilde,
Même si elle a déjà de mes nouvelles tous les jours.

Bordeaux.

Antoine Bourdon connaissait le goût, mais pas encore la ville. Et même le goût... Ca faisait maintenant bien deux mois que ses lèvres n'avaient pas trempé dans un vin.

Deux mois... Exactement le temps qu'il lui avait fallu pour retrouver dans sa boîte aux lettres de détective privé une nouvelle affaire et un chèque conséquent, malgré la publicité désastreuse que lui avait faite la désormais tristement célèbre histoire du deuxième collier de la comtesse. Aujourd'hui encore, Antoine pouvait se remémorer sans difficulté l'étrange sourire nerveux que l'aristocrate lui avait adressé lorsqu'il lui avait annoncé avoir légèrement perdu le fil entre le sublime collier de perles et la contrefaçon qu'il devait remettre au kidnappeur de son neveu. Il aurait pourtant juré que celui qui faisait « ting-ting » était le faux.

Ce petit amalgame avait entraîné de vilains désagréments administratifs au sein de la police d'assurance, mais tout ceci appartenait maintenant au passé et le détective avait décidé d'aller de l'avant. La période qui venait de s'écouler avait été difficile, et le propriétaire de l'antre où vivait Antoine Bourdon avait été particulièrement incompréhensif. Il avait même parlé une fois de « trouver un vrai boulot ». Comme si résoudre des enquêtes et préserver la veuve et l'orphelin n'était pas un travail suffisant. Antoine Bourdon, alias A.B., alias Ace Burton, alias Ace Bourdon, alias Antoine Burton, alias El detective del Americano del Sudo (surnom qu'il préférait faire valider auprès d'un hispanophone avant de le diffuser sur d'éventuelles cartes de visite), était un détective privé. Depuis la dernière enquête, il n'était d'ailleurs plus loin d'être privé d'exercer.

Mais cette fois, il le sentait, l'affaire de Bordeaux sentait bon l'oseille. Le genre d'enquête qui change la vie d'un *private eye* (dans ce milieu un peu désœuvré, il est toujours bon d'utiliser l'américain pour se remémorer les origines du peuple européen, pensait Ace Burton).

Il le savait, cette enquête allait changer sa vie. Déjà, le chèque de 330,00 euros lui permettait de calmer ses tremblements et ses sueurs de sevrage (ce n'était pas vraiment de l'alcoolisme, son médecin parlait plutôt d'éthylisme chronique). Ensuite, outre le chèque, il y avait dans l'enveloppe un billet de train pour Bordeaux en voiture 13 (place 37), et un message énigmatique dans une langue morte et probablement oubliée de tous. S'agissait-il d'égyptien ancien, d'aztèque, de maya ? On dépassait là les compétences du grand détective :

NON LILIA SOLA REGUNT LUNAM, UNDAS, CASTRA, LEONEM

Ace Burton adorait ces vieux trucs. Il imaginait des sages en barbe blanche qui se réunissaient dans une tour d'architecture complexe tous les mercredis soirs pour psalmodier des chants grégoriens et préparer leur plan pour renverser le monde, au nom d'une guerre séculaire.

Tout excité par cet appel à l'aventure, le détective prépara sa valise. Il se rendit compte qu'il n'y avait aucune réservation d'hôtel, et se demanda alors combien de temps son séjour devrait durer. Dans l'hypothèse de plusieurs semaines, il embarqua quand même une troisième paire de chaussettes.

Bordeaux.

Assis dans le train, en deuxième classe, Antoine Bourdon déchira une page d'un magazine qui traînait dans le filet du fauteuil devant lui et commença à écrire le nom de la ville.

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Bordeaux... Bord d'eau ? Une ville immergée... L'Atlantide ?

Se pourrait-il que l'étrange langage soit de l'Atlante ?

Il recopia la phrase : « Non lilia sola regunt lunam, undas, castra, leonem ». Lilia... Un prénom féminin ?

Et s'il s'agissait d'une fausse piste ? Une anagramme peut-être ? Et si je lisais la phrase à l'envers, pensa-t-il subtilement :

« Me Noël... »

Ah ! Noël... Probablement un rapport avec l'Eglise catholique. A moins que ce ne soit la date... On était en juin, le mois de décembre était assez loin.

Trois paires de chaussettes seraient-elles vraiment suffisantes ?

« Me Noël ». Me... Meurtre ?

Un meurtre perpétré à Noël au bord d'eau. Lilia... La victime certainement.

L'enquête se précisait déjà.

Ace Burton continua à écrire le reste de la phrase à l'envers : « Me Noël, Art Sac Sad num anu ltn u ge ral osailil non »

Hmm... Le détective réfléchissait syllabe après syllabe...

Meurtre à Noël... par l'artiste des sacs Sad... Trouver le numéro dans l'annuaire... du lieutenant ou général O. Sailil non...

CA Y EST !

Il avait déchiffré l'énigme !

Il parlait l'atlante.

Fou d'excitation, il recopia sa trouvaille sur le papier où était inscrit le message original. Son stylo, comme s'il se rendait compte de ce qu'il écrivait, décida d'arrêter de délivrer de l'encre.

Antoine, pris dans un tourbillon d'idées euphorisantes, regarda son voisin dont la tête était basculée vers l'avant, la langue pendante. Il portait une chemise blanche, maculée de tâches opaques au niveau de l'épaule gauche, juste sous la seringue qui était plantée dans son cou. Et dans la poche de cette chemise, il y avait ce qui intéressait Ace : un stylo.

Il délesta son voisin et se félicita d'avoir réussi à ne pas le réveiller.

Trente secondes plus tard, tandis qu'il venait de finir de recopier sa trouvaille, un jeune contrôleur poussa un cri.

Bordeaux.

Le voisin du détective, dont la mort avait été confirmée, avait un attaché-case couleur bordeaux. Ace Burton l'ouvrit, dans l'espoir de trouver une réponse à sa question : qui est ce mort ? S'agit-il de Sad, du lieutenant ou général O. Sailil, de Lilia ou d'une autre personne ?

Le contrôleur, qui avait enfin repris ses esprits, demanda au voisin du défunt de ne toucher à rien. Celui-ci était bizarrement affublé d'un chapeau feutré et d'une vieille gueille qui avait probablement porté le nom d'« imperméable » en des temps lointains. Il tenta de le

convaincre qu'il était un célèbre détective et qu'il allait résoudre l'affaire dans la demi-heure de trajet qui lui restait. Ace parla brièvement de l'enveloppe qu'il avait reçue chez lui, et de son contenu. Enfin, lorsqu'il apprit au contrôleur qu'il avait résolu une énigme en atlante, celui-ci préféra tout de même prévenir les autorités compétentes sur les quais de la gare de Bordeaux-Saint-Jean.

La découverte du corps de la victime – Nils Gotermann, vivant en Normandie – réveilla les passagers du wagon 13 qui voyageaient trop paisiblement à leur goût depuis de longues heures. Le remue-ménage des premières minutes fit place à un remue-méninge. Lorsque M. Maertens, professeur de lycée, expliqua à Ace Burton que « lilia sola regunt lunam, undas, castra, leonem » était la devise latine de Bordeaux, le visage du détective se referma.

« De quand date cette devise ? »

— Je dirais 1453, depuis la bataille de Castillon.

— Hum, fit le détective. Alors cela signifie que nous avons affaire à un meurtre organisé depuis plus de cinq cents ans !

— Ca signifie « les lys seuls règnent sur la lune, les flots, le château et le lion »...

— Oui... C'est ce que les gens croient, certainement, répondit Ace avec un sourire malicieux et entendu.

— Mais on y a ajouté un « non » devant, pour dire que les lys seuls ne régnaient pas. Etrange...

— Hmm, de l'anarchie. Evidemment.

Le contrôleur, plein de bon sens, fit demander un médecin à la voiture 13 pour confirmer le décès, et demanda aux passagers de regagner leur siège et de ne pas en bouger jusqu'à la fin du trajet.

Dans vingt-six minutes.

Bordeaux.

La réponse devait se trouver là-bas. On voulait empêcher ce brave homme d'atteindre la ville où lui aussi, Ace, avait été envoyé.

Et s'il s'agissait d'une méprise ? Si c'était lui, le grand détective, l'homme de la situation, celui qui devait résoudre l'affaire sur les guerres séculaires des vieux sages du mercredi soir de Bordeaux ; si c'était lui, Antoine Bourdon, qui était visé ?

La tête commença à lui tourner.

Il lui fallait de l'alcool.

Lorsqu'il énonça ce fait au contrôleur, ce dernier écarquilla les yeux. Il y avait bien un Château Haut-**Bacalan** de 2003 dans le sac à dos de la victime, comme le faisait remarquer le détective, mais il aurait encore préféré le vider **à la baille** ou **faire chabrot** avec plutôt que le servir à ce **drôle**.

Finalement, la pression des passagers fit céder le contrôleur. La foule réclamait une enquête privée et le personnage du détective était ici une caricature absolue de tout ce qui avait pu se faire dans les pires séries. Tout le monde était ravi et chacun se félicitait d'avoir pris ce train.

Les questions fusèrent dans tous les sens, tandis qu'Ace s'enfilait gobelet après gobelet. Servir dans un gobelet un vin, dont le château avait appartenu à Montesquieu, donnait

des nausées au contrôleur, mais si l'alcool pouvait empêcher ce type de faire n'importe quoi, il semblait être de son devoir de le resservir encore et encore.

« Alors, lança finalement Ace... Il s'agit d'un meurtre. »

— Ooooooh ! firent les passagers d'une seule voix.

— Oui. Un meurtre. J'avais déjà deviné qu'il se produirait, mais je pense qu'il est en avance de six mois... Ou en retard ! murmura-t-il pensivement.

Un homme fit remarquer que la seringue auprès pu être plantée par un type d'un autre wagon.

« Et il aurait pu **décaniller** comme une canaille ! »

— Plaît-il ? demanda Antoine, entendant d'étranges sonorités dans cet accent bordelais.

— Dégarpir, prendre ses **garailles** à son cou, foutre l'camp !

— Hmm, je vois ce que vous voulez dire. Ca n'est bien sûr pas à exclure...

— Vous ne vous souvenez pas avoir vu quelqu'un planter la seringue dans le cou de ce type ? demanda une autre passagère d'une voix timide.

— Non... Je ne suis même pas sûr que ce n'était pas moi qui aurait dû être... qui suis... eut été normalement... comme lui quoi !

« L'alcool commence à lui taper sur le **bouilli** qui lui sert de cerveau » songea le contrôleur.

Bordeaux.

Ace Burton en avait assez d'en entendre parler mais depuis qu'il avait parlé de meurtre organisé depuis cinq cents ans, M. Maertens avait décidé de lui contenter l'histoire de la ville en long, en large et en travers. Les Gaulois, les Romains, les Barbares, les Chrétiens, un émir à l'imprononçable nom, Charles Martel, les Normands, les Anglais... Mais qu'est-ce qu'ils ont tous eu à vouloir cette ville ?

Soudain, comme un éclair, la solution frappa Antoine Bourdon de plein fouet.

« Non lilia regunt », Nils Gotermann le Normand, le siège des Normands en 847...

M. Maertens tenta d'expliquer à Antoine que les Normands du IX^{ème} siècle étaient des Scandinaves et que la victime venait elle de Normandie, le détective était lancé sur cette piste à la vitesse d'un bobsleigh en compétition.

Bordeaux ne serait pas aux Normands, voilà le message qui lui était adressé. Le tueur était donc un bordelais enraciné dans la ville depuis d'innombrables générations...

Il allait maintenant falloir montrer vos cartes d'identité au grand Ace Burton.

Bordeaux.

« Plus que quatre minutes et nous sommes arrivés », pensait le contrôleur atterré. Il faisait partie des trois suspects. Trois Bordelais seulement, pour vingt-huit touristes, dans cette voiture.

« Réfléchis, Ace... Trois individus, une seringue. Lequel peut être le coupable ? »

Le détective resta dans la position du penseur de Rodin pendant une longue minute. A l'autre bout du train, un contrôleur annonçait l'arrivée éminente.

« J'ai trouvé ! » s'exclama Antoine.

— Ooooooh !

— Il suffit de fouiller les suspects !

Un silence respectueux s'ensuivit. Cet homme avait décidément de la ressource et de grandes idées. En effet, les gens savaient que trois minutes ne lui suffiraient pas et qu'il serait contraint de demander leur aide. Ainsi, en quelques secondes, vingt-huit touristes s'empressaient de fouiller les bagages de trois Bordelais.

Bordelais.

Durant la fouille, Ace pensa à ce mot. Bord de lait. Bord d'eau.

Il faudrait savoir.

Bordeaux.

Le train venait d'arriver.

Mais un flacon de cyanure trouvé dans la poche du contrôleur venait de faire de lui le coupable. Se défendant tant bien que mal, évoquant une conspiration, ce dernier ne put échapper aux bras musclés des passagers avides de vengeance. La plupart de ses hématomes restèrent inexplicables.

Porté aux nues, Antoine descendit du wagon le premier, non sans avoir pris soin d'embarquer le Château Haut-Bacalan 2003. Il fit une rapide déclaration à la presse et à la police.

Et pendant qu'Ace Burton profitait à Bordeaux d'un séjour d'une durée de trois paires de chaussettes, un inspecteur compétent fit le point. La seule personne dans cette voiture à avoir un motif pour tuer Nils Gotermann était Alfred Retart, qui se révélait être l'amant de la femme du Normand. En épluchant ses comptes, l'inspecteur découvrit qu'Alfred avait acheté deux places... Un rapide appel à la SNCF lui apprit qu'il s'agissait des places 57 et... 37. C'était donc lui qui avait engagé cet « enquêteur » qui avait fait n'importe quoi et avait mis la police bordelaise dans un beau pétrin.

Complicité ?

Avoir l'appui d'un détective privé aurait été en effet plutôt bien joué de la part du tueur. Mais en effectuant quelques recherches sur le personnage, l'inspecteur se rendit compte que la presse n'était guère élogieuse. La récente affaire du second collier de la comtesse venait de lui faire recracher sa gorgée de café. Finalement, il ne faisait aucun doute qu'Alfred n'avait pas vraiment embauché cet imbécile, mais qu'il lui avait juste envoyé un billet de train. Se trouver dans la bonne voiture suffirait certainement pour qu'il accuse un innocent et disculpe Alfred.

Pas besoin de complicité avec Ace Burton...